

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 19  
25 SEPTEMBRE 1970  
PRIX: FR. 0.60

# TRIBUNE DE CAUX

## Jordanie:

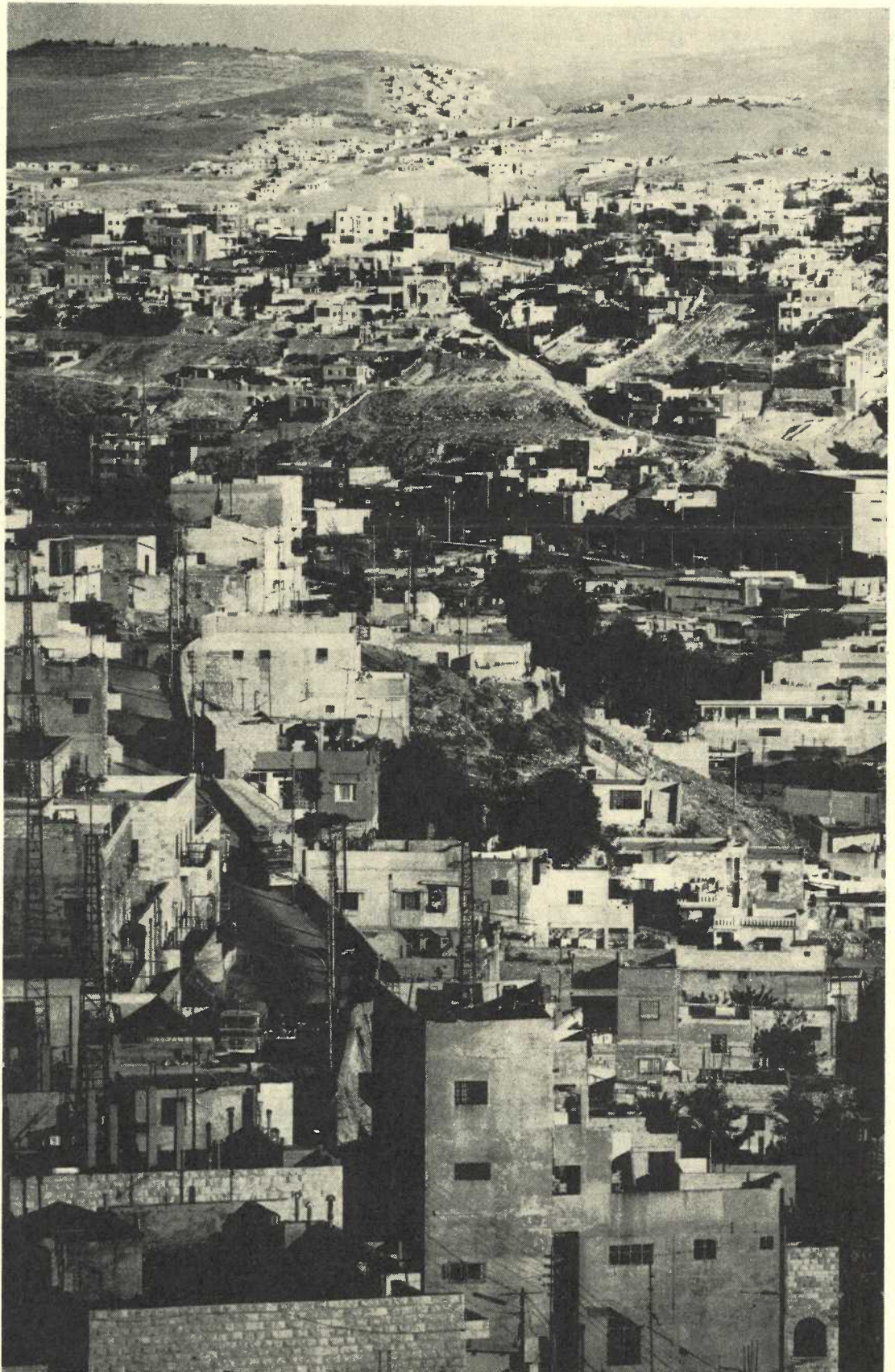
**Nous  
sommes  
tous  
concernés**

Notre photo : vue d'Amman  
Photo CIRIC

**Un important  
exposé  
du Professeur  
W. Stauffacher:**

***PEUT-ON  
CONCILIER  
LIBERTÉ  
ET AUTORITÉ?***

**Voir page 4**



## Le destin d'un peuple qui nous concerne autant que le sort des otages

Les événements vont si vite au Proche-Orient que nul ne sait, à l'heure où paraîtront ces lignes, à quel degré sera montée l'escalade de la violence. Qu'on en soit parvenu à ce point n'est d'ailleurs pas étonnant dans une région du monde où le souci principal des puissances dites civilisées n'a été depuis vingt-deux ans que de préserver « l'équilibre des forces » à coups de mitraillettes et d'avions de combat tout en nourrissant sous leurs tentes des centaines de milliers de « réfugiés » pour se donner bonne conscience. Que ces derniers se révoltent maintenant contre une opinion publique mondiale « qui n'a pas voulu nous entendre et dont nous nous moquons », pour reprendre les termes du porte-parole du FPLP à Beyrouth, n'a rien pour surprendre. Chassés de leurs terres par la constitution de l'Etat d'Israël, les Palestiniens n'ont pas voulu — ou pas pu — s'intégrer dans leur patrie d'adoption, en contraste frappant avec d'autres réfugiés dans d'autres parties du monde. Imagine-t-on ce

qui se serait produit si cinq cent mille réfugiés de l'Allemagne de l'Est en 1948 avaient refusé de s'intégrer à l'Allemagne de l'Ouest et vivaient aujourd'hui encore des deniers de la charité internationale ? Aurions-nous pu éviter une guerre en Europe ? C'est bien douteux.

Jouant le rôle peu enviable de ballon politique contre Israël au pied des puissances arabes les Palestiniens se sont lentement mais sûrement laissés prendre au piège terrible de l'engrenage de la haine. Les meilleurs d'entre eux le reconnaissent en toute sincérité et le déplorent. Que faire pour les aider ?

Nul ne peut dire en Europe qu'il n'est pas concerné par le drame jordanien. Aux yeux des Palestiniens en colère, la Suisse neutre est une puissance impérialiste au même titre que les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne, et ses avions sautent sans qu'elle soit en mesure de riposter à ces actes de piraterie. A l'époque de la guerre révolutionnaire à la Mao, une diplomatie qui puise ses sources dans les traî-

tés de Vienne, de Versailles, de Potsdam ou dans la charte des Nations Unies apparaît singulièrement démunie de moyens d'action. Cela est grave. C'est, incidemment, la situation dramatique dans laquelle se trouve le Gouvernement helvétique et tous ceux qui, à Berne et à Genève, s'efforcent de sauver la vie de ces malheureux passagers de lignes aériennes, devenus, bien malgré eux, un rouage dans cette machine infernale.

Une poignée de maoïstes décidés ont failli faire basculer la France dans l'anarchie en mai 1968. Une autre poignée d'hommes formés à la même école mais tenaillés par une haine d'autant plus féroce qu'ils n'ont strictement rien à perdre v-a-t-elle faire basculer le monde dans une guerre ? Quels contacts avons-nous eus avec eux avant l'affaire des avions détournés qui les arrache au désespoir ? N'est-ce pas par un silence gêné que nous répondons ?

Tous désormais concernés, nous devenons tous responsables. Cette responsabilité collective de l'Europe peut être l'élément nouveau qui permettrait de sortir, enfin, du cercle infernal de la vengeance et de la révolte. C'est la conviction du ministre tunisien des affaires étrangères, que nous citons ci-dessous, et dont le pays a pris l'initiative de réunir au Caire les autres Etats arabes concernés au premier chef par la guerre fratricide de Jordanie qui a échappé à leur contrôle. Qu'allons-nous lui répondre ?

### Le ministre des affaires étrangères de Tunisie :

## « Que l'Europe soit présente en Méditerranée »

Sous le titre « Méditerranée, présence soviétique et myopie européenne », le ministre des affaires étrangères de Tunisie, M. Mohamed Masmoudi analyse dans la revue française *Preuves* la situation créée en Méditerranée par l'arrivée massive de navires russes basés sur l'Alexandrie. « Cette situation, écrit-il, fait de la Méditerranée l'un des centres de rencontre ou d'affrontement des deux plus grandes puissances mondiales (ce qu'a été l'Europe au cours des années 50) ce qui signifie que son destin lui échappe pour une part et que les décisions qui y sont prises

risquent de l'être en fonction d'autres intérêts que ceux des riverains. Elle donne une dimension nouvelle au conflit israélo-arabe qui, de guerre locale, devient l'allumette possible d'un embrasement général... »

» Le problème qui se pose aujourd'hui, poursuit le ministre, c'est le rétablissement d'un équilibre basé sur les intérêts communs des pays riverains. Et dans ce domaine ce n'est pas la flotte russe qui m'inquiète mais l'absence totale des Européens de cette partie du monde, leur indifférence devant les événements, le fait qu'aucun pays n'a de politique

méditerranéenne à part la France, mais qui n'a guère explicité ses intentions. Alors que nous ressentons très vivement en Tunisie le fait que nos destins sont liés par l'histoire, par la géographie...

» Que faire ? il m'apparaît d'abord que la Tunisie est à la fois trop faible militairement et trop importante stratégiquement pour envisager son destin en dehors d'une politique étroitement associée à celle de l'Europe. Une Europe qui a évacué ses derniers relents colonialistes et se pose maintenant en interlocuteur possible. Non seulement possible mais hautement préférable à la fréquentation trop exclusive des super-puissances, exercice plein de danger. Il s'agit moins de demander aux Russes et aux Américains de quitter la Méditerranée que d'adjurer l'Europe d'y être présente d'une manière voyante, efficace, exemplaire...

» Elle défendra ses intérêts en Méditerranée — ils sont puissants et importants, il ne faut pas l'oublier — en créant une oasis de paix et de prospérité. Que l'Europe apporte la preuve concrète qu'elle a une conception plus dynamique, plus pacifique, plus exemplaire, plus attrayante à offrir que d'autres ; qu'elle montre dans les faits qu'elle est plus concernée que les Américains et les Russes par cette région. Qu'elle contribue à faire des pays en voie de développement en Méditerranée les vitrines de ce que peuvent réaliser ses capitaux et ses experts. »



VACHERON  
ET  
CONSTANTIN

La plus ancienne manufacture d'horlogerie du monde.

## « Reconnaître nos erreurs »

Des Nigériens de différentes ethnies ont participé à l'assemblée de Caux au cours de l'été. Nous reproduisons ci-dessous l'intervention faite par M. Eluwa qui fut secrétaire d'une association visant au développement du peuple Ibo. Il se réfère dans le dernier paragraphe de son discours à l'évêque Kale de Lagos, de l'Eglise anglicane. Ces deux

hommes, qui appartiennent à des tribus en guerre jusqu'à récemment, sont venus ensemble à Caux.

Le Nigéria vient de sortir d'une guerre civile dévastatrice. Elle a exigé un énorme tribut de vies humaines et de richesses et nous a



Photo David Channer

M. Peter Izelein, employé à la centrale téléphonique de Lagos, qui a suivi le troisième cours de formation de l'été, s'entretient avec M. Eluwa dont on peut lire ci-dessus l'important exposé.

## L'Irlande accueille Rajmohan Gandhi et la délégation du Nord-Est de l'Inde

La délégation asiatique qui, de Caux s'est rendue en Ulster et dans la République d'Irlande, a fait entendre sa voix dans tous les foyers du pays au cours de cette dernière semaine. En effet les diverses stations de télévision et de radio ont diffusé de longs interviews de M. Rajmohan Gandhi alors que les grands quotidiens publiaient articles et photographies.

A Belfast, le gouvernement d'Irlande du Nord a offert un déjeuner au cours duquel les membres de la délégation purent rencontrer ministres et fonctionnaires.

Lors d'une réception donnée par la ville, le maire de Belfast affirma que même dans la présente situation troublée, l'Irlande du Nord avait quelque chose à donner au monde. Reprenant cette idée dans sa réponse, M. Gandhi affirma : « Nous aussi nous croyons fermement que l'Irlande a quelque chose à donner au monde. Plusieurs de ceux que vous voyez devant vous étaient des agitateurs. Mais nous savons que les situations politiques les plus complexes peuvent être résolues, et que les haines les plus farouches peuvent être guéries. »

M. Bernard Lu, attaché politique du ministre des finances de Malaisie, expliqua alors qu'en changeant certaines personnalités politiques telles que lui-même, le Réarmement moral avait réussi à diminuer la tension raciale dans son pays.

Un témoignage semblable fut apporté par les représentants de l'Assam, dans le Nord Est de l'Inde. Ils ont parlé de l'accord récemment conclu dans leur Etat qui a mis fin à l'antagonisme entre les peuplades des montagnes et celles des plaines.

Le 13 septembre, le *Sunday News* de Belfast avait fait état de la présence dans la délégation asiatique de M. P. C. Chunder, président du parti du Congrès pour le Bengale occidental, et de M. Kably, président de l'association musulmane de Bombay. « Le représentant musulman, écrit le journal, a affirmé que si cette délégation s'intéresse à l'Irlande, c'est qu'elle pense qu'en résolvant leur situation sans autre effusion de sang, les Irlandais encourageraient les hindous et les musulmans en Inde à aplanir leurs différents, et en fait seraient un exemple pour toutes les régions de l'Inde où la tension règne. »

A Dublin, capitale de la République de l'Eire, la radio nationale a diffusé une interview de M. Gandhi qui a débuté par ces mots : « Nous avons poursuivi M. Gandhi de la résidence du président à la nonciature du Vatican pour finalement enregistrer l'interview que voici dans un parc public... »

Les journaux ont fait état de la visite de M. Gandhi et d'autres membres de sa délégation au président de Valera. Le même groupe s'est également entretenu avec le premier ministre, M. Lynch.

fait reculer de plusieurs années. Autrefois nous accusions les Anglais. Mais ce que les Anglais nous ont fait n'est rien en comparaison de ce que nous nous sommes fait entre Nigériens. Et, en plus des vies et des richesses perdues, il y a le dommage causé à notre âme. A mon sens, le dégât moral et spirituel est bien plus désastreux que les destructions matérielles.

Je désire ardemment voir mon pays changer. Pour cela, il faut que chaque citoyen commence par lui-même. Cela signifie pour moi, en tant qu'Ibo, de reconnaître les erreurs que les Ibos ont commises et qui nous ont valu la crainte et la haine de nos compatriotes. Cela signifie que je dois vivre de telle sorte que le genre de tragédie par laquelle nous avons passé ne se reproduise plus jamais.

Qu'est-ce qui a pu briser notre vie nationale ? Nos choix égoïstes, notre amour désordonné des plaisirs, notre refus du sacrifice. Ce sont ces choses-là que je dois éliminer d'abord en moi.

Même au milieu des désolations de la guerre, j'ai eu de nombreuses preuves que Dieu prend soin de nous et qu'Il intervient dans les affaires des hommes. Un sage vieillard de notre région Est du pays a dit ceci quand la guerre a pris fin : « Pendant longtemps, nous avons prié pour que le Biafra ait la victoire. Tant que nous priions ainsi, la guerre s'éternisait, multipliant les souffrances et les victimes. Puis nous avons cessé de prier pour la victoire et nous nous sommes mis à prier pour que la volonté de Dieu se fasse. Et tout à coup, la guerre a pris fin ! »

L'évêque de Lagos a dit la joie qu'il avait eue de trouver à Caux des musulmans et des chrétiens qui tous écoutaient Dieu. Il pense que c'est là le chemin qui conduira à l'unité entre chrétiens et musulmans au Nigéria. Je crois que nous pourrions aussi aider à apporter l'unité à un monde divisé, en particulier au Moyen-Orient. Les musulmans du Nigéria se sentent solidaires du monde arabe. D'autres fractions du pays ont des liens avec Israël. Si nous trouvons l'unité dans notre pays, nous pourrions aider à réconcilier cette section tourmentée de la famille humaine.

## Personnalités malaises à Caux

Deux Malaisiens, représentant les deux plus grandes communautés raciales du pays, se tenaient côte à côte sur l'estrade de Caux. « Le bureau de M. Lu, ici présent, est à vingt mètres du mien à Kuala Lumpur, commença Dato Harun Bin Idris, ministre président de l'Etat de Selangor qui englobe la capitale. Mais nous nous évitions mutuellement depuis les dernières élections, voici deux ans et demi. Au moment de mon départ, j'ai rencontré M. Lu à l'aéroport. « Et où allez-vous donc ? lui ai-je demandé. — A Caux, répondit-il. — Tiens ! moi aussi. »

Ces deux hommes étaient témoins de la nouvelle entente raciale qui est en train de s'établir en Malaisie, grâce au changement d'attitude de quelques hommes.

M. Lu parla de la visite de la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* en Malaisie, juste un an après les émeutes raciales de 1969.

# La synthèse indispensable entre l'autorité et la liberté

par le Professeur W. Stauffacher, de Lausanne



**J**AIMERAIS commencer par deux questions très simples, mais décisives : « Quel est le genre de professeur dont nous avons besoin aujourd'hui ? » ; « Quel est le genre d'étudiant dont nous avons besoin aujourd'hui ? ». Ces deux questions sont liées à notre thème. Les étudiants veulent la liberté, les professeurs veulent l'autorité. Quelle est l'issue de ce dilemme ?

Je veux aborder ce thème, non d'une manière « philosophique », mais d'une manière concrète. Vous savez comment on procède généralement en philosophie : d'abord on définit la liberté, puis on définit l'autorité ; puis on prend la liberté et on la confronte à l'autorité. Alors on se demande ce qu'est la liberté sans autorité, et ce qu'est l'autorité sans liberté. Puis on essaie de décrire une liberté autoritaire et une autorité libérale. C'est un ping-pong dialectique. Il est vrai que, d'une manière ou d'une autre, ces deux choses forment un tout. Mais de quelle manière ? Qu'en est-il de l'autorité aujourd'hui ?

Les formes d'autorité ont été, au cours des derniers siècles, critiquées l'une après l'autre. Cela a commencé par l'autorité de l'Eglise au temps de la Réforme. On continua avec l'autorité politique pendant la Révolution française. Au XX<sup>e</sup> siècle, on a mis en question l'autorité paternelle, l'autorité esthétique, l'autorité sociale, l'autorité morale. A leur place, on vit souvent naître simplement de nouvelles autorités : des chefs de sectes, des tribuns du peuple, des philosophes, des héros, des camarades.

Aujourd'hui, on rejette un peu partout l'autorité — chaque forme d'autorité. On parle d'une éducation sans autorité au sein de la famille. On parle de la suppression de toute autorité à l'université. Les étudiants n'ont même pas confiance en l'autorité de leurs délégués ; ils veulent pouvoir les remplacer par d'autres à n'importe quel moment. Cela donne en fait l'autorité à ceux qui tirent les ficelles.

ciens, les écrivains, les pédagogues parlent de la liberté depuis des siècles. Parfois on a l'impression qu'ils se bornent à s'incliner devant le temple de la liberté — comme il se doit. C'est généralement très théorique et souvent très égoïste. C'est la liberté abstraite et la liberté pour moi.

La méfiance croît dans le monde face à ces discours sur la liberté. Je pense à Karl Marx, à Sigmund Freud et à Herbert Marcuse. Pour Karl Marx, l'idée de la liberté est partie constituante d'une idéologie bourgeoise. L'homme est déterminé par la classe à laquelle il appartient, par le rôle économique qui lui est assigné. Même ses idées ne sont pas libres, car elles sont justement des idéologies au service des possédants et des puissants. Pour Sigmund Freud, l'homme est déterminé par ses instincts et ses expériences passées. Même les rêves ne sont pas libres, ils dépendent de nos désirs inconscients. Pour Herbert Marcuse, l'homme est un esclave de la société de consommation, même s'il se croit libre, il est un esclave. Il défend la société à laquelle il appartient, instinctivement.

Chacun de ces trois hommes a une recette de libération. Chez Karl Marx, on vous parle de la dictature du prolétariat, de la disparition de l'Etat, de la socialisation de la propriété. Chez Sigmund Freud, on vous parle de la sublimation des instincts, et, si cela échoue, de psychanalyse médicale. Pour Marcuse, le chemin vers la libération, c'est le grand refus. On ne joue simplement plus le jeu.

Jusqu'ici, nous n'avons jamais vu le réel accomplissement de ces promesses ; d'un côté, nous voyons une tyrannie interminable, de l'autre côté, un chaos croissant parfois les deux sont combinés. Je pense à plusieurs universités européennes et américaines. Aujourd'hui, nous n'y avons pas davantage, mais moins de

liberté qu'autrefois. L'autorité qui y règne n'est pas meilleure, mais simplement différente. L'autorité contestable des professeurs est certes supprimée, mais elle est partiellement remplacée par la tyrannie d'une minorité d'étudiants.

**D'**APRÈS moi, on trouve l'expression la plus convaincante d'une solution chez l'un des fondateurs de l'Amérique moderne, William Penn. « Les hommes doivent décider de se laisser guider par Dieu, sinon ils se condamnent à être dominés par des tyrans. » Cette phrase a mûri dans l'expérience. Pour la société selon William Penn, les vieilles structures politiques et sociales de l'Europe étaient périmées. Penn demande : « Comment créer maintenant une nouvelle société qui fonctionne ? ». C'est à cette question que répond cette phrase.

La question est moderne, et la réponse est moderne, elle aussi. Elle correspond à notre situation, car nos structures aussi sont en pleine décomposition. Voilà du moins une proposition sensée de synthèse de la liberté et de l'autorité. La liberté absolue n'existe pas. Nous sommes toujours dirigés par quelque chose ou par quelqu'un, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur. Pourtant, en tant qu'hommes, nous avons la liberté de choisir notre maître. C'est ici qu'intervient la décision. Quel est le maître qui nous convienne le mieux ? Certainement pas les lois naturelles ou les lois économiques. Si nous obéissons à ces lois, nous tombons dans le fatalisme et la résignation. Nous devons les dépasser, que nous le voulions ou non, si nous voulons survivre en tant qu'êtres humains. Ce maître n'est certes pas non plus simplement un autre homme, car si nous prenons d'autres hommes pour maîtres, nous ne faisons que reprendre les maîtres d'autres hommes. Il est recommandable de choisir, au lieu de cela, un maître qui soit au-dessus de moi, de ma nature et des autres, qui représente les intérêts les plus profonds de tous. Il ne peut rien y avoir de plus objectif. Non pas ce que je veux, ni ce que tu veux, mais ce qui est juste dans une situation donnée.

**Q'**EN est-il de la liberté ? Je pense aux longs discours sur la liberté qui se sont suivis à travers les siècles depuis Erasme de Rotterdam. Les philosophes, les politi-

*Cet exposé a été présenté dans le courant de l'été devant les participants à l'un des cours de formation.*

Je n'aimerais pas ouvrir ici une discussion théologique. Pour moi, ce maître signifie quelque chose de très concret : c'est la voix que j'entends au plus profond de mon âme quand je suis vraiment tranquille. Ce n'est pas simplement la conscience. La conscience juge d'après des concepts, elle ne crée rien de nouveau. Remarquons qu'on parle soit de mauvaise, soit de bonne conscience. Accusés par notre mauvaise conscience, nous nous replions sur nous-mêmes et nous cachons. Si nous avons une bonne conscience, nous nous faisons des illusions. Ni avec l'une, ni avec l'autre, nous ne faisons d'avance. Cette voix en moi juge aussi. Elle connaît aussi des critères moraux, mais elle me projette vers l'avenir, elle me projette vers le monde. Voilà mon autorité supérieure que je choisis librement et qui me rend libre. Elle est l'autorité qu'il faut pour l'éducation à la maison et à l'université.

On réclame aujourd'hui une éducation anti-autoritaire. C'est juste, en un sens précis et nouveau. Nous ne voulons pas l'autorité du maître, du père ou du patron sur la vie de l'élève, du fils ou de l'employé, mais l'autorité de Dieu reconnue par tous, cherchée librement et créant la liberté.

**T**OUT cela est bien beau, mais comment, en tant qu'éducateur, rendre cette autorité vraiment réelle ? Comment commencer ? Pour y voir clair, je me pose deux questions : « Quels sont les maîtres que je sers ? ». Non en morale théorique, mais dans mon comportement réel. J'ai trouvé, chez Montaigne, cette jolie phrase : « Entre nous, ce sont choses que j'ai toujours vues de singulier accord : les opinions supercélestes et les mœurs souterraines ». Chacun a son ciel de théories — l'intellectuel comme l'orateur de banquets, le réactionnaire comme le maoïste. Chacun a aussi ses souterrains, et les souterrains se ressemblent beaucoup, même si les théories diffèrent. C'est dans les souterrains que règnent nos vrais maîtres. Eh bien, qui règne dans mon souterrain ? C'est, d'une part, la peur. La peur qu'à un professeur de ne pas

être à la hauteur de sa tâche, de ne pas pouvoir répondre à toutes les questions, de ne pas avoir abordé son sujet au bon niveau. La peur de voir que les étudiants bourent ma salle de cours parce que je les ennue. La peur d'être critiqué par les étudiants ou par mes collègues. D'autre part, il y a la jalousie. La jalousie, lorsque je vois que mon collègue s'y connaît mieux que moi, qu'il a plus de succès, qu'il publie des livres meilleurs que les miens, et que pourtant il est plus jeune que moi.

Quel est mon comportement lorsque ces maîtres règnent sur moi ? Je cherche à plaire à chacun : aux étudiants, aux assistants, aux collègues, au doyen, au recteur et au gouvernement. Je promets les mêmes choses de deux côtés ; il arrive alors un moment où la situation devient très difficile pour moi. Ou bien je n'ai pas suffisamment informé mes collègues, pour plaire au gouvernement, et je dois alors faire face à des reproches. Ou bien, pour plaire à mes étudiants, j'ai rapporté des critiques sans les avoir examinées moi-même. Je dois retirer ce que j'ai dit, ce qui n'est pas très agréable. Cela n'a pas l'air bien tragique, c'est surtout ridicule.

Mais ce sont les choses qui m'empêchent de donner à mes étudiants et à mes collègues ce qu'il y a de meilleur : l'acuité d'une conviction claire et la vision d'un avenir commun. Comment pourrais-je, dans de telles conditions, maîtriser des situations critiques ? Comment puis-je donner un coup de barre au bon moment ? Comment puis-je donner, par ma vie, un exemple d'activité créatrice ?

Puisque dans mon souterrain la situation est telle que je viens de la décrire, j'ai décidé de ne soumettre ma vie qu'à une autorité supérieure afin de ne pas devoir courir d'un tyran à l'autre. Cette décision, que je dois renouveler chaque jour, me rend libre face à mes étudiants et face à mes collègues.

Il y a une chose qui m'aide à faire ce pas : le fait que tout cela dépasse de loin, de très loin, mon existence d'individu, que cela ne concerne pas seulement mon travail dans mon

université, que cela ne concerne pas non plus seulement les problèmes de fait limités, ni l'avenir de l'université en général, mais que de tels pas décident de l'avenir de l'humanité.

**P**AR là nous abordons la seconde question concrète que je me pose : « Dans quelle dimension est-ce que je vis ? ». Non théoriquement, mais réellement. En ce qui me concerne, je dois répondre ce qui suit : je constate toujours que je vis dans l'espace très limité de ma tâche scientifique, ou bien dans ma profession d'enseignant, ou dans mes responsabilités administratives, ou dans ma famille, ou tout simplement dans mon existence sexuelle, ou dans mon état d'âme présent.

Généralement, je vis dans plusieurs dimensions à la fois. C'est très fatigant, car je dois continuellement passer de l'une à l'autre. Vous pouvez imaginer ce qui en résulte. Notre époque a besoin d'hommes dont la vie intime n'exclut rien ni personne, d'hommes qui vivent dans une dimension « globale ». Cette dimension est exactement celle de cette autorité dont nous avons parlé. Toute dimension qui n'englobe pas tout conduit nécessairement à la division, à la tyrannie, au chaos, à la guerre.

C'est dans la réponse adéquate à ces deux questions que se joue l'avenir, à la maison comme à l'université. Chaque tyran en moi favorise les tyrans en mes fils et mes étudiants, chaque étroitesse les confirme dans leur propre étroitesse. Inversement, chaque décision en faveur de l'autorité supérieure et chaque élargissement de ma dimension de vie développent chez mes enfants et mes étudiants ce sentiment de liberté et de sécurité dont ils sont affamés. Cette expérience, je l'ai faite, du moins avec mes enfants.

J'aimerais engager ma vie pour trouver des solutions à ce niveau-là. C'est la seule chance pour l'université d'échapper au chaos et à la tyrannie, la seule même d'arriver à la fin de ce siècle.

En préparation :

## CAUX 1970

Les meilleurs documents sur les conférences de l'été.

Une plaquette illustrée de 24 pages, à paraître à fin octobre en français, allemand, anglais.



Il est partout un visiteur  
que l'on reçoit de belle humeur.  
Qui donc est-ce ? vous voyez JUST.  
Comme dit Roland Jay : « c'est juste ! »

40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen





Le gouverneur général d'Australie, Sir Paul Hasluck (à droite), photographié avec des acteurs de *Il est permis de se pencher au-dehors*, à Canberra.

## Conférence à Canberra

# L'Australie ne veut pas rester isolée

DES eaux du lac Burley, fierté de Canberra, jaillit un jet d'eau commémorant le bicentenaire de la découverte de l'Australie par le capitaine Cook. Une photo de ce jet d'eau ornait le carton d'invitation à la conférence du Réarmement moral qui vient de se tenir dans la capitale australienne. Elle illustre la question qui était proposée comme thème de cette réunion : Une idée nouvelle ne pourrait-elle pas aussi jaillir de Canberra dans l'atmosphère troublée du monde ?

M. Kim Beazley, premier vice-président du parti travailliste, M. Alan Griffith, un des proches collaborateurs du premier ministre, et le chargé d'affaires du Laos, M. Chantharazy étaient les promoteurs de la rencontre qui rassembla plus de deux cents personnes venues des quatre coins du continent (Perth, à l'extrémité occidentale du pays est à 2500 kilomètres de Canberra !), de Malaisie, de Papouasie - Nouvelle-Guinée, et d'Europe.

S'adressant aux délégués, M. Malcolm Fraser, ministre de la Défense, exprima le besoin de s'attaquer aux grands problèmes de notre temps. « Notre sécurité dépend de nos objectifs, souligna-t-il. Si ceux-ci sont limités et égoïstes, notre avenir est incertain. En effet, les risques d'une politique de présence en-dehors de nos frontières sont bien moins grands que ceux que nous courrions en voulant rester à l'écart du monde. Personne n'est exempt de responsabilité devant les événements. Nous devons donc démontrer les qualités de *leadership* que le monde recherche... mais trouve rarement ! »

### Résultat pratique pour l'aide au développement

Une application pratique des paroles du ministre fut exposée au cours même de la conférence par l'un des directeurs de la Fédération australienne des producteurs de lait. En Australie, comme en Europe, on se préoccupe de réduire la production de lait pour éviter des « montagnes de beurre ». Or, pour ce di-

recteur de la Fédération laitière, l'Australie devrait se préoccuper des besoins alimentaires des deux cent cinquante millions d'habitants de l'Asie du sud-est. Il parla d'un plan d'aide à l'Indonésie qui prévoit la construction, aux frais des Australiens, d'usines de transformation de poudre de lait importée d'Australie. Ces usines n'emploieront que de la main-d'œuvre locale, contribuant ainsi à résorber le chômage. « Il ne coûterait à mon pays que vingt-six millions de dollars par an pour fournir à chaque famille indonésienne assez de lait pour subvenir à ses besoins en protéines, expliqua l'orateur. Et ceci absorberait le 10% de notre production nationale. »

Un groupe venu à la conférence suscita particulièrement l'intérêt des milieux politiques et diplomatiques de la capitale : celui du territoire de Papouasie - Nouvelle-Guinée qui, administré actuellement par l'Australie, accèdera prochainement à l'indépendance.

### Invitation en Papouasie - Nouvelle-Guinée

M. Paul Lapun, député de l'île de Bougainville à l'assemblée législative de Papouasie - Nouvelle-Guinée, a rappelé que la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* allait bientôt se rendre dans ce pays. Il souligna qu'une telle campagne visant à promouvoir une collaboration entre les groupes raciaux du pays, allait coûter bien moins cher que le transport de forces de police qui a dû être effectué récemment pour parer à des émeutes (voir *Tribune de Caux* du 14 août). L'argent nécessaire a d'ailleurs déjà commencé à être récolté. Une déléguée du Conseil national des femmes a raconté que des femmes de Port Moresby, la capitale du territoire, vendaient des produits d'artisanat local et donnaient des cours de cuisine pour récolter des fonds en vue du séjour de la troupe.

Nombreux étaient les jeunes présents à la conférence. Plusieurs d'entre eux s'engagèrent à consacrer du temps et de l'argent au Réarmement moral. Un jeune Malais qui est par-

mi les douze mille de son pays à étudier en Australie, est arrivé convaincu que seul le maoïsme pourrait venir à bout des problèmes de l'Asie. Ses idées politiques étaient alimentées par des ressentiments envers son père et sa belle-mère. Il décida de s'attaquer d'abord à lui-même et s'excusa auprès de sa famille. Quand il rentrera chez lui, il sera muni non seulement d'une formation technique, mais, selon ses propres paroles, « de la formation morale dont la Malaisie a tant besoin ».

M. Gorton, premier ministre d'Australie, reçut plusieurs des délégués dans sa résidence. Des entretiens eurent également lieu avec le chef de l'opposition parlementaire, divers membres du gouvernement et des députés. ■

### Deux cent-cinquantième représentation mouvementée

■ La deux cent cinquantième représentation de la revue musicale *Il est permis de se pencher au-dehors* à Melbourne a bien risqué d'être mouvementée. Une heure avant le lever du rideau, des étudiants arborant des drapeaux du Vietnam manifestaient sur la scène. Mais ils se sont retirés après que certains de leurs camarades les aient pris à partie en disant : « Ces gens sont des révolutionnaires : ils veulent changer le monde ». Ces deux derniers soirs, des étudiants avaient payé leur entrée pour pouvoir s'asseoir dans les couloirs d'une salle comble.

Pendant la dernière quinzaine, la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* a également : — donné une « première » fort remarquée à l'Université de Melbourne. Le gouverneur de l'Etat de Victoria est venu dans les coulisses remercier les acteurs à la fin de la représentation ;

— présenté des extraits du spectacle à la télévision ;

— joué cinq soirs de suite à Canberra devant un public de fonctionnaires, de diplomates et d'hommes politiques. « Ce qui nous a le plus frappé, écrivait le chroniqueur du *Canberra Times*, c'est la conviction des acteurs. »

## Mère courage 1970

« On apprend beaucoup dans une révolution, si l'on en réchappe... » C'est une dame qui parle ainsi. Elle raconte son histoire avec une simplicité non sans grandeur, avec l'humilité de ceux qui acceptent que dans un monde en déconfiture, ils ont un grand destin.

Elle vit en exil. Son mari fut pendant des années ministre des Affaires étrangères, puis premier ministre d'un pays du Moyen-Orient.

Il y avait là beaucoup à faire pour assurer à chacun une vie dans la dignité. Peu de filles, par exemple, avaient l'occasion d'aller à l'école et pour la plupart c'était une existence en vase clos qui leur était promise.

Elle s'efforça donc, avec une trentaine de ses amies, de mettre en œuvre un programme de formation professionnelle pour les jeunes filles et jeunes femmes. C'est ainsi qu'elle fonda un atelier de couture qui allait rapidement devenir une réalisation pilote, citée en exemple à travers le monde.

Les débuts furent modestes. Elle-même apporta sa petite machine à coudre à main. Puis elle réussit à en acheter quelques-unes, du même modèle. Elle gagna l'appui du gouvernement, qui mit à disposition un terrain magnifiquement situé au bord du fleuve. Des fondations privées acceptèrent d'investir et les jeunes ouvrières en vinrent à disposer de bâtiments confortables, climatisés, équipés de machines à coudre électriques des plus rapides.

Elle-même et ses amies mirent leur imagination et leurs soins à organiser les journées de manière satisfaisante pour toutes, enseignant à lire et à écrire à qui désirait, allant à l'occasion faire un pique-nique en groupe, et que sais-je.

Soudain, ce fut la révolution. Son mari arrêté, elle dut se cacher avec son fils chez des amis. Les mois passèrent, la vie normale reprenait, mais la guerre des nerfs continuait. Elle rentra chez elle, recommença à s'occuper des ateliers.

Un soir, en écoutant la radio, elle apprit qu'un tribunal militaire d'exception avait condamné son mari à mort. Le lendemain matin, elle alla comme d'habitude à l'atelier. Quand elle arriva, les jeunes filles scandèrent : « Un tel, au poteau... un tel, au poteau. »

« Un tel, c'était mon mari », explique-t-elle. Un chant d'enfant lui revint à la mémoire : l'histoire d'un garçon qui tournait mal, qu'on allait pendre, qui savait que l'amour de sa mère lui restait encore.

« Je pensai à ces jeunes filles, dit-elle. J'étais encore leur mère. Une bien pauvre mère, qui avait été si aveugle, qui avait fait tant de fautes, dont l'amour devait grandir, s'approfondir, devenir toujours plus vrai.

« Oui, la révolution nous apprend beaucoup de choses. L'idée de servir les autres, de les éduquer, d'améliorer leur sort, n'est pas assez grande. Il faut établir dans nos pays une base morale et cela ne s'improvise pas : il

faut la construire jour par jour, heure par heure, minute par minute. Il ne faut qu'un instant pour que la plus magnifique réalisation s'effondre.

« Mais je suis de ceux, et c'est un rare privilège, à qui il est donné une seconde chance. »

Elle habite aujourd'hui un pays où les besoins sont grands aussi. On vient de lui demander de fonder une institution pour enfants mentalement retardés. Un beau projet, une réalisation que le pays pourra montrer avec fierté.

« Mais cette fois-ci, dit-elle, je veux faire plus. Je ne veux plus m'occuper d'un secteur

qui serait mien, sans mener une bataille pour les fondations morales du pays. Et, dans ce domaine, j'ai le sentiment d'en savoir si peu. J'ai tant à apprendre et je suis venue l'apprendre à Caux. Il faut que tout ce que nous faisons soit solide, soit durable et conduise à une vie nouvelle. »

A ce récit, je ne voudrais rien ajouter. Je crois qu'elle l'a fait pour que nous ne gaspillions pas, nous, notre première chance. Et si vraiment en nous aucune voix ne nous a dit encore comment nous y prendre, peut-être n'est-il que temps d'écouter ?

Jacqueline.

## Rentrée *par Rajmohan Gandhi*

C E mois-ci, des centaines de milliers de jeunes Indiens entrent pour la première fois à l'université. La routine stricte de l'école, avec ses longues heures de présence obligatoire, est derrière eux. Ils pourront désormais rentrer à la maison quand bon leur semble, assister aux cours à loisir ou les sauter si d'autres occupations plus alléchantes se présentent.

Pour moi, l'université a plus été un exercice à la liberté qu'un effort soutenu pour rassembler des connaissances. Si la notion de la jeunesse porteuse d'un héritage pour l'avenir a pu quelquefois effleurer mon esprit, elle n'a jamais pénétré bien loin.

Non ! L'université, c'était la liberté de fumer, de boire, de flirter, d'explorer les réalités de la vie. Certains goûtaient à ces prétendus plaisirs de la liberté plus que d'autres. Les uns étaient encouragés par leurs amis, d'autres retenus par leurs peurs, leur porte-monnaie ou leur conscience. Très peu semblaient se discipliner pour des motivations plus élevées.

Ce serait prétentieux et malhonnête de ma part que de parler du « naufrage de ma jeunesse aventureuse ». Pourtant, je frémis en repensant à mes années d'étudiant sans but et indolent. Je m'étonne d'avoir eu une telle passion pour les discussions stériles. Sans être vicieux ou fondamentalement corrompu, j'étais tout simplement stupide et puéril quant à l'emploi de mon temps.

De plus, et j'ai honte de l'admettre, j'étais snob. Mes parents m'avaient suggéré d'emporter mon repas de la maison dans une boîte. J'ai insisté pour recevoir de l'argent qui me permettrait d'ingurgiter une assiette de ce qu'on appelait « hachis de pomme de terre » ou « hachis de tomate ». Je m'imaginai qu'il serait en des-

sous de ma dignité d'ouvrir une boîte et d'en manger le contenu.

Il est tout à fait possible, pour un étudiant, de prêcher le marxisme tout en pratiquant le snobisme. Tasses de café, nuages de fumée et verbiage marxiste vont souvent ensemble. Et, à ce point de vue là, 1970 ne semble pas très différent des années 50 qui, elles, étaient déjà à l'image des précédentes. Avec quelle aise et quelle inconséquence des jeunes gens oisifs peuvent discourir des masses affamées et exploitées !

En cherchant une aventure qui dépasse le sexe et l'amertume, les jeunes gens et les jeunes filles de l'Inde pourraient ouvrir des chemins que beaucoup voudront suivre à travers le monde. Ce qui manque chez bon nombre de nos jeunes, c'est une réelle audace, et le désir de vivre dangereusement. Ils semblent s'accommoder de la recherche par trop commune et par trop connue du plaisir sexuel. Ils la préfèrent aux routes inexplorées qui les conduiraient sur des hauteurs himalayennes.

Un dernier mot pour les jeunes qui veulent éprouver la sensation la plus enrichissante. Essayez la camaraderie avec Dieu. Essayez d'écouter ce qu'il dit dans votre cœur et de Lui obéir. Ne parlez pas de l'expérience que vous faites à tout un chacun. Ne vous confiez qu'à ceux qui peuvent comprendre.

Vous découvrirez une amitié incomparable par sa constance et sa qualité à tout ce que vos parents, vos frères et sœurs, votre amie ou votre ami pourront jamais vous offrir.

Si la jeunesse est une bataille consciente pour un monde nouveau dans ce sens-là, l'âge mûr et la vieillesse n'en seront que le prolongement.



### Garage de Bergère

J. L. HERZIG  
1800 Vevey  
Tél. 51 02 55

#### TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours  
Publié par Editions  
Théâtre et Films de Caux S.A.  
Rédaction, administration, publicité :  
Case postale 3, 1211 Genève 20  
Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

#### Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—  
Autres pays Fr. 18.—  
France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,  
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :  
Suisse Fr. 9.—  
France F 10.—

Rédacteurs responsables :  
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan  
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

### Vient de paraître

## Le Lever de la nuit

scénario du film de Peter Howard  
Adaptation française de J. Willemetz  
et J. Cohen

Illustré de huit photographies  
Fr. s. 4.— F.f. 4,50

Bulletin de commande à découper et  
envoyer à :

Editions de Caux, Case postale 218  
6002 Lucerne

ou  
Réarmement moral  
68 bd. Flandrin, Paris 16<sup>e</sup>

Veuillez adresser ..... exemplaires  
du **Lever de la nuit**

Nom : .....

Adresse : .....

Nouveautés  
Elégance  
Qualité



lausanne  
genève  
neuchâtel  
fribourg  
chaux-de-fonds  
basel



la maison du tricot sa

## DUBIED

honore une tradition

La marque centenaire de ses  
**machines à tricoter**

en est la meilleure preuve

**Edouard DUBIED & Cie S.A., Couvet**